

40
1248^c

LE CHATEAU ET LA CHAUMIÈRE,

OU

LES ARTS ET LA RECONNAISSANCE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. BARRÉ, RADET ET DESFONTAINES;

REPRÉSENTÉE, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 22 Janvier 1807, arrêtée par ordre supérieur le jour où l'on devait en donner la seconde représentation, sans que les auteurs aient jamais pu faire lever cette défense, ni en connaître les motifs;

REPRISE ENFIN LE MERCREDI 18 MAI 1814.



A PARIS,

CHEZ FAGES, Libraire, au Magasin de Pièces de théâtre, boulevard S.-Martin, n° 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

De l'Imprimerie d'ABEL LANOË, rue de la Harpe, n.° 78.

1814.

113 $\frac{121}{2}$

PERSONNAGES.

VICTOR ,
AUGUSTE ,
PAUL ,
BODELOUP ,
VINCENT ,
GERVAIS ,
SIMON ,
GARLO ,
M.me D'ARMINVILLE ,
JULIE ,
M.me GERVAIS ,
BASTIEN ,

ACTEURS.

MM. HENRI.
ARMAND.
GUENÉE.
S.t-LÉGER.
IZAMBERT.
CHAPELLE.
FICHET.
M.elle MINETTE.
M.me HERVEY.
M.elle DESESSARTS.
M.me DUCHAUME.
M.elle BETZI.

La Scène se passe à la campagne.



S'adresser , pour la Musique , à M. DOCHE , chef d'orchestre au théâtre du Vaudeville , rue de Chartres.



LE CHATEAU ET LA CHAUMIÈRE,

OU

LES ARTS ET LA RECONNAISSANCE,
COMÉDIE-VAUDEVILLE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une chambre à coucher avec une jolie alcôve au fond, un lit en toile de Jouy, un bonheur du jour d'un côté, de l'autre une cheminée avec une pendule, des girandoles, un meuble pareil au lit.

SCÈNE PREMIÈRE.

VICTOR, AUGUSTE, PAUL.

Le Peintre travaille à un tableau de Sainte Cécile, le Sculpteur est occupé d'un buste en marbre, l'Architecte assis à une table, examine des mémoires d'ouvriers.

PAUL, AUGUSTE, VICTOR, ensemble.

AIR : de Docht.

Toujours dispos, toujours contents,
Chantons les arts, charmons le tems.

PAUL.

Jeunes artistes, voulez-vous
Mériter la publique estime ?
De bien faire, toujours jaloux,
Qu'un noble motif vous anime !
D'un sentiment bas et vénal
Craignez l'influence perfide :
Vous travaillerez toujours mal,
Si c'est l'intérêt qui vous guide.

ENSEMBLE.

Toujours dispos, etc.

VICTOR.
Jeunes artistes, choisissez
Les beaux sujets de notre histoire ;
Étudiez et retracez
Tous les faits dignes de mémoire.
Le tems, les sois, n'épargnez rien ;
Minerve à vos essais préside ;
Vous travaillerez toujours bien,
Si c'est la Gloire qui vous guide.

ENSEMBLE.

Toujours dispos, etc.

AUGUSTE.

Jeunes artistes, si jamais
L'amitié vous met à l'ouvrage,
Alors, joyeux et satisfaits,
Vous redoublez de courage.
Oui, dans tout, au gré de vos vœux,
Quelque raison qui vous décide,
Vous travaillerez encor mieux
Si c'est votre cœur qui vous guide.

ENSEMBLE.

Toujours dispos, etc.

VICTOR.

Allons, mes amis, cela va bien.

PAUL.

Voilà mon tableau fini.

AUGUSTE.

Et mon buste terminé.

VICTOR.

Et moi, en ma qualité d'architecte, j'ai réglé tous les mémoires des ouvriers. Ah ! les coquins, comme ils les avaient enflés !

PAUL.

J'espère que tu les as réduits....

VICTOR.

Et de la bonne manière.

PAUL.

Messieurs, que dites-vous de mon tableau ?

AUGUSTE et VICTOR.

Très-bien.

AUGUSTE.

Et mon buste ?

PAUL.

Il est parlant.

VICTOR, à *Auguste*.

Mon ami, c'est ce que tu as fait de mieux.

AUGUSTE.

C'est du moins ce que j'ai fait avec le plus de plaisir.

VICTOR.

Et pourtant sans modèle.

PAUL.

Oui, sur le simple souvenir des traits d'un homme qui n'existe plus.

AUGUSTE.

Sur mon souvenir, sur le vôtre, mes amis.

VICTOR.

Et comment l'aurions-nous oublié, ce bon d'Arminville, l'ami, le protecteur des arts.

PAUL.

Que serions-nous sans lui ?

AIR : *O toi qui n'eus jamais dû naître.*

Presque au jour de notre naissance,

Abandonnés et sans parens,

Tous trois, au sein de l'indigence,

Nous languissions, faibles enfans.

O Providence !

Ta bienfaisance

Prend pitié de notre malheur.

Ta main prospère

Nous rend un père

Dans un généreux protecteur.

ENSEMBLE.

O Providence ! etc.

PAUL.

Et ce protecteur n'est plus !

AUGUSTE.

Malheureusement.

VICTOR.

Mais sa veuve existe ; elle est dans l'infortune.

AUGUSTE et PAUL.

Nous l'en sortirons.

VICTOR.

Oui, sans doute, nous nous acquitterons avec elle.

PAUL.

Mais voudra-t-elle recevoir....

AUGUSTE.

Pourquoi pas ?

PAUL.

C'est qu'elle a l'âme fière.

VICTOR.

Oui, je sais qu'elle a refusé les secours de beaucoup de ses anciens amis.

PAUL.

Plusieurs voulaient l'avoir chez eux, à Paris.

VICTOR.

Eh bien ! elle a préféré la modeste chaumière qu'elle habite dans ce village, et que jadis elle avait donnée à un de ses vieux serviteurs qui, mourant sans enfans, et sachant que sa maîtresse n'avait plus d'asyle, la lui a rendue par son testament : elle y vit d'une très-modique rente qui lui reste, et ne veut rien accepter de personne.

AUGUSTE.

Il faudra pourtant bien qu'elle accepte son château.

VICTOR.

Oui : mais pour le lui rendre nous avons bien fait de choisir demain, jour de la fête du pays, parce que devant tout le village, nous lui dirons : madame, M. d'Arminville et vous, vous nous avez élevés.

AUGUSTE.

Vous nous avez donné des maîtres.

PAUL.

Vous nous avez soutenus dans nos études à Rome.

AUGUSTE.

Et tandis que nous acquérions des talens et de la fortune, vous perdiez la vôtre.

VICTOR.

En rentrant dans notre patrie, nous apprenons que votre mari n'est plus, que vos biens ont été saisis et vendus par d'avidés créanciers, que vous habitez une chaumière près de votre château, acheté, et dégradé par Bodeloup, votre ancien intendant.

AUGUSTE.

Nous courons à Paris.

PAUL.

Nous rachetons ce château.

AUGUSTE.

Nous le rétablissons,

VICTOR.

Et nous vous l'offrons comme une bien faible marque
de la reconnaissance la plus vive et la plus légitime.

PAUL.

Que pourra-t-elle opposer à cela ?

VICTOR.

Rien du tout. D'ailleurs, tous les habitans du pays se-
ront là pour nous appuyer.

PAUL. et AUGUSTE.

Oui, sûrement.

VICTOR.

AIR : *Vaudeville de M. Guillaume.*

Pour les vertus un Artiste s'enflamme ;
Il en a le germe et le goût ;
Elles alimentent son âme,
La Reconnaissance sur-tout.

TOUS TROIS.

La Reconnaissance sur-tout.

VICTOR.

Si, franche et pure ici bas elle existe,
Et peut toujours s'y conserver :
C'est dans le cœur d'un véritable Artiste
Qu'on doit la retrouver.

ENSEMBLE.

C'est dans le cœur, etc.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CARLO.

CARLO, *une lettre à la main.*

Il y a là un giovine paysan qui apporte questa lettera
pour mousu Victor.

VICTOR.

Pour moi !

CARLO.

Si signor. Il attend la réponse.

VICTOR.

C'est bon. (*Il ouvre la lettre.*)

PAUL.

De quelle part ?

VICTOR.

C'est de madame Desglands.

AUGUSTE.

La femme du soi-disant propriétaire ?

VICTOR.

Justement. (*A Carlo.*) Laissez-nous.... Écoutez. (*Il lit.*)
 « Monsieur, instruit de vos bonnes intentions et de celle
 « de vos deux amis, mon mari s'est fait un plaisir de vous
 « prêter son nom, à l'effet d'acquérir la terre d'Armin-
 « ville; mais à condition qu'il n'aurait d'autre embarras
 « que de donner sa signature. En conséquence, je vous
 « renvoie deux personnes qui, pendant son absence, se sont
 « présentées au logis relativement à ladite acquisition. D'a-
 « bord, M. Bodeloup, le vendeur, et le nommé Vincent,
 « porteur de la présente. Débarrassez-nous, s'il vous plaît,
 « de l'un et de l'autre. M. Desglands est un bon mari, un
 « bon père de famille, mais il n'a aucune des qualités d'un
 « homme d'affaire ». J'ai l'honneur d'être, etc.

AUGUSTE.

Quant à M. Bodeloup, il peut arriver; son argent est tout prêt. Mais ce M. Vincent, que nous veut-il?

VICTOR.

Nous allons le savoir.... Carlo, fais entrer.

CARLO, *sortant, emporte la boîte à couleur.*

Si signor.

PAUL.

Ce bon Desglands ! Il est de notre devoir de lui épargner toute espèce d'embarras.

VICTOR.

Assurément.

ACTE NOUVEAU de Doche.

Bien franchement, en cette circonstance,
 Desglands nous a prêté son nom,
 Sans intérêt, comme sans récompense,
 Et pour une bonne action.
 Combien de gens, moyennant un salaire,
 De prête-nom font souvent le métier,
 Pour protéger une vilaine affaire,
 Ou seconder quelque banqueroutier.

SCÈNE III.

LES MÊMES, VINCENT, CARLO.

CARLO.

Entrez, signor.

VINCENT.

Qui de vous, Messieurs, est l'architecte de M. Desglands ?

VICTOR.

C'est moi : que me voulez-vous ?

VINCENT.

Monsieur, je vous dirai que je m'nomme Vincent, fermier de la terre d'Arminville.

PAUL, *bas à Auguste.*

Ah ! c'est notre fermier.

VICTOR.

Vous, mon ami ?

VINCENT.

Oui, Monsieur ; je remplace mon père que j'ai eu le malheur de perdre il y a dix-huit mois : et, comme le bail expire dans un an, je viens vous prier de vouloir bien engager M. Desglands à le renouveler en ma faveur, et aux mêmes conditions.

VICTOR.

Et quelles sont-elles ?

VINCENT, *lui remettant le bail.*

Voyez, Monsieur. (*A part.*) O ma Julie ! voilà l'instant qui va décider de notre mariage. (*Haut.*) Grâce au ciel, nous sommes connus dans le pays, nous avons toujours bien payé nos maîtres.

VICTOR, *à Vincent.*

Mon ami, votre demande me semble d'autant plus juste que, d'après les clauses de ce bail, la ferme est à son prix.

VINCENT.

Je suis prêt à payer les six premiers mois d'avance.

VICTOR.

C'est bien.

VINCENT.

Vous aurez donc la bonté de parler pour moi ?

VICTOR.

Je vous le promets.

VINCENT.

Air : *Vandeville de l'Opéra comique.*

Chacun sait que monsieur Desglands

A mis en vous sa confiance ;

Tâchez que, sur mes concurrents,
Il m'accorde la préférence.
Ah ! combien je vous bénirai
Si j'obtiens le bail que j'espère !
Tout à-la fois je vous devrai
La ferme et la fermière.

VICTOR.

Comment, la ferme et la fermière !

VINCENT.

Oui, Messieurs, parce que je dois épouser une jeune fille que je n'épouserai pas, si je n'ai pas la ferme.

PAUL.

Pourquoi cela ?

VINCENT.

Parce que pour être fermier ailleurs, il faudra que je quitte le pays, et ma prétendue veut y rester.

AUGUSTE.

Chez ses parens ?

VINCENT.

Non, chez madame d'Arminville.

TOUS TROIS.

Chez madame d'Arminville !

VICTOR.

Est-ce que ce serait cette jeune fille dont on nous a dit tant de bien ?

VINCENT.

Oui, Monsieur, c'est mademoiselle Julie. Si vous saviez tout ce qu'elle vaut, tout ce qu'elle mérite.... C'est la fille de madame Dumont, l'ancienne femme-de-chambre de madame d'Arminville.

PAUL.

Oui !

VINCENT.

Quand Madame sortit de son château pour s'établir dans la chaumière qu'elle habite, madame Dumont voulut la suivre avec son enfant ; car alors, mademoiselle Julie était toute petite. La mère mourut quelque temps après, en faisant promettre à sa fille de ne jamais quitter sa bonne matresse, et mad^e Julie veut tenir ce qu'elle a promis.

VICTOR.

On dit qu'elle s'en acquitte avec un zèle, une affection !..

VINCENT.

Aussi, Madame l'aime comme sa propre fille ; c'est elle

qui lui a appris à lire, à écrire; elle lui enseigne le dessin, la musique.

AUGUSTE.

Et vous l'aimez donc beaucoup mademoiselle Julie?

VINCENT.

Si je l'aime!

PAUL.

Vous en êtes aimé?

VINCENT.

Oui, M.^r, mad. d'Arminville approuve notre mariage.

VICTOR.

Madame d'Arminville s'intéresse à vous?

VINCENT.

Certainement.

AUGUSTE.

Mais, en vous épousant, il faudra bien que Julie quitte sa maîtresse.

VINCENT.

Non, Monsieur, parce que madame d'Arminville doit venir demeurer à la ferme avec nous.

TOUS TROIS.

A la ferme!

VINCENT.

Elle nous l'a bien promis; tous les jours elle en parle.

AUGUSTE.

En vérité?

VICTOR, *bas à Auguste et à Paul.*

Vous l'entendez, mes amis.... Qu'elle s'avise de nous refuser ce présent!

VINCENT.

AIR : *Vaudeville de la Fille en loterie.*

On ne devinerait jamais
Qu'elle fut une grande Dame;
Nul souvenir, aucuns regrets
Ne troublent la paix de son âme.
Toujours gaiement et sans dépit
Elle soutient son indigence.

VICTOR.

Et tant d'autres n'ont pas l'esprit
De soutenir leur opulence.

Mon cher Vincent, vous aurez la ferme.

AUGUSTE et PAUL.

C'est juste.

(12)

VINCENT.

Quoi ! vraiment....

VICTOR.

Je vous réponds de M. Desglands... comme de moi-même.

VINCENT.

Ah ! Monsieur. (*A part.*) Ma chère Julie, tu seras ma femme, et tu ne quitteras point madame d'Arminville.

VICTOR.

Air : *De la légère.*

Allez trouver votre jeune Fermière,
Et dites-lui que le bail est à vous.
Qu'à le savoir elle soit la première,
En attendant un bail encor plus doux.

VINCENT.

Bientôt, j'espère,
Le Notaire
Signera
Ces deux bons actes-là.

PAUL.

Bientôt, j'espère,
La Fermière
Nous priera
De cette noce-là.

VINCENT.

Je vais conter à ma jeune fermière
Tout l'intérêt que vous prenez à nous
Pour moi ce bail sera deux fois
prospère,
Puisqu'il m'assure un bail encor
plus doux.

AUGUSTE, PAUL, VICTOR.

Allez trouver votre jeune fermière
Et dites-lui que le bail est à vous.
Qu'à le savoir elle soit la pre-
mière,
En attendant un bail encor plus
doux.

Il s'en va.

SCÈNE IV.

AUGUSTE, PAUL, VICTOR.

VICTOR.

Il a l'air d'un bon garçon, ce Vincent.

PAUL.

Oui, sa figure me plaît.

AUGUSTE.

A moi aussi.

VICTOR.

Ah ça ! voyons si cette chambre est telle que nous voulons qu'elle soit.

PAUL.

Voici l'ancien concierge du château qui nous dira cela.

SCÈNE V.

LES MÊMES , GERVAIS.

VICTOR.

Arrivez, Mr Gervais ; nous vous attendons avec impatience.

GERVAIS.

Pardon, Messieurs ; mais à mon âge on ne va pas vite.

VICTOR.

Voyez si nous avons bien suivi les intentions de l'acquéreur de ce château, et si sa chambre à coucher est en tout point semblable à celle de madame d'Arminville.

GERVAIS, *examinant.*

Oui, Messieurs ; mais il a une singulière idée, ce Monsieur-là, de vouloir...

VICTOR.

Vous avez raison ; mais ce n'est pas à moi, son architecte, de le contredire.

AUGUSTE.

Dites-nous seulement si vous retrouvez la....

GERVAIS.

Oui, Messieurs, voilà bien la chambre de ma bonne maîtresse, telle qu'elle l'a laissée en quittant son château. (*Apercevant le tableau.*) Ah ! ah ! Messieurs, c'est sans doute pour la chapelle, ce tableau ?

PAUL.

Oui, sainte Cécile.

GERVAIS.

La patronne de ma bonne maîtresse.

PAUL.

C'est ce qu'on nous a dit.

GERVAIS, *voyant le buste.*

Mais, que vois-je ! M. d'Arminville !

VICTOR.

Encore une fantaisie de l'acquéreur, qui a chargé mon ami de faire ce buste.

AUGUSTE, *à Gervais qui a les yeux fixés sur le buste.*

Vous reconnaissez donc là, M. d'Arminville.

GERVAIS.

AIR : *De la vieillesse d'Annette et Lubin.*

Ah ! le voilà bien, ce cher maître,

Oui, c'est-là son vivant portrait.
Comment ne pas le reconnaître ?
Il respire dans chaque trait.
Je crois le voir, je crois l'entendre ;
C'est sa bonté, c'est sa douceur ;
Enfin, vous avez su le rendre
Tel qu'il est au fond de mon cœur.

AUGUSTE.

Ah ! M. Gervais, que votre suffrage me fait de plaisir !

VICTOR.

Vous l'aimiez donc beaucoup ce bon M. d'Arminville ?

GERVAIS.

Eh ! Monsieur, tout le monde le chérissait dans le pays.
Il était si bon, si bienfaisant ! et sa digne épouse !

VICTOR.

Vous l'entendez, mes amis : quelle différence de Gervais à Bodeloup !

GERVAIS.

Oh ! M. Bodeloup n'a jamais songé qu'à s'enrichir, et lors du désastre de mon pauvre maître, ruiné par sa trop grande bonté, que de manèges n'a pas mis en œuvre ce maudit intendant pour embrouiller les affaires !

VICTOR.

En s'arrangeant avec les créanciers.

PAUL.

En achetant sous main leurs créances.

VICTOR.

Pour devenir enfin maître du château.

GERVAIS.

Oui, Messieurs.

AUGUSTE.

Ainsi, par suite de ses manœuvres et de ses rapines, le voilà devenu un personnage d'importance.

GERVAIS.

A ce qu'il croit : mais cela ne lui réussit pas.

AIR : *Fille à qui l'on dit un secret.*
Il a beau le prendre bien haut,
Affecter l'orgueil et l'audace,
On le connaît pour ce qu'il vaut ;
On le montre au doigt quand il passe.

VICTOR.

Et voilà la punition à laquelle il ne peut échapper.

Le fripon que chacun dépeint
Croit en vain n'avoir rien à craindre ;

Car le mépris public l'atteint,
Quand les lois ne peuvent l'atteindre.

PAUL.

Pour la consolation des gens de bien.

AUGUSTE.

Voilà pourquoi Bodeloup a vendu cette terre : il y était trop connu.

GERVAIS.

On dit le nouveau propriétaire un fort honnête homme ; nous ne le connaissons pas : mais....

VICTOR.

Oh ! quand vous saurez à qui vous allez avoir à faire....

PAUL , *lui frappant sur l'épaule.*

Vous serez content, papa Gervais.

GERVAIS.

Je le suis déjà, Monsieur.

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Par l'ignorance et l'avarice,

J'ai vu dégrader ce séjour.

Béniçons la main protectrice

Qui le rétablit en ce jour.

Celui qu'un pareil zèle inspire

Est sûr de se faire admirer.

Un autre était venu pour tout détruire,

Il vient, lui, pour tout réparer.

AUGUSTE, *bas à Victor et à Paul.*

Ce Gervais paraît bien attaché à madame d'Arminville.

VICTOR.

Oui, et cela me fait naître une idée.

PAUL.

Laquelle?

GERVAIS.

Sans doute, Messieurs, vous n'avez plus besoin de moi ?
Je vous laisse.

VICTOR.

Encore un mot, M. Gervais.... Vous êtes donc bien aise de voir ce château remis en bon état ?

GERVAIS.

Oui, Messieurs, j'en conviens.... Je l'ai habité si longtemps !

VICTOR.

Eh bien, il ne tient qu'à vous de l'habiter encore.

GERVAIS.

Comment cela ?

VICTOR.

Si vous en redeveniez le concierge ?

GERVAIS.

Moi ! Monsieur, c'est impossible.

PAUL.

Pourquoi ?

GERVAIS.

Je le voudrais, que ma femme n'y consentirait pas.

VICTOR.

Ah ! papa Gervais, quoique vous en disiez, le nouveau propriétaire compte sur vous.

GERVAIS.

Non, Messieurs, je vous le répète, c'est impossible.

VICTOR.

Air ; *Heureux qui, dans la vie.*

Cessez de vous défendre,
Tout vous en fait la loi.
Gervais, on veut vous rendre
A votre ancien emploi.

GERVAIS.

A vos bontés je suis sensible,
Mais je ne puis en profiter.

AUGUSTE.

Vous croyez rester inflexible,
On vous forcera d'accepter.

AUGUSTE, PAUL, VICTOR.

Cessez de vous défendre,
Tout vous en fait la loi.
Gervais, on veut vous rendre
A votre ancien emploi.

GERVAIS.

Non, je dois m'en défendre,
Et tout m'en fait la loi.
En vain on veut me rendre
A mon ancien emploi.

Gervais sort.

SCÈNE VI.

VICTOR, AUGUSTE, PAUL, ensuite CARLO.

PAUL.

Oh ! je suis bien sûr qu'il s'empressera d'accepter quand il saura....

VICTOR.

En attendant l'arrivée des ouvriers qui vont venir pour être payés, allons faire une dernière revue dans le château. (*Il appelle Carlo.*)

(17)

CARLO, *entrant.*

Signor.

VICTOR.

Reste ici.

PAUL.

Et si quelqu'un vient, nous sommes là-haut.

CARLO.

Si, signor Paul.

AUGUSTE.

Ainsi, ne t'éloigne pas.

CARLO.

Non, M. Auguste.... Signor Vittor, les ouvriers que vous attendiez, sont là.

VICTOR.

Tant mieux.... Voici tous leurs mémoires, et ils n'attendront pas après leur argent.

PAUL.

Allons, M. l'architecte, allez terminer votre affaire.

AUGUSTE.

Et tu reviendras nous retrouver.

(*Ils sortent tout trois.*)

SCÈNE VII.

CARLO, *seul.*

En vérité, ces trois artistes, ils sont bien amabillé ; chaque jour je me félicite d'avoir quitté Roma per les suivre à Paridgi. Et puis, ils ne sont pas exigeans : si je me lève tard le matin, si je m'amuse dans la journée, si je m'endors le soir, ils n'y regardent pas, et c'est une chose bien agréable per un bon serviteur.

SCÈNE VIII.

CARLO, BODELOUP.

BODELOUP, *d'un ton brusque.*

On m'a dit que je trouverais ici l'architecte, où est-il ?

CARLO.

Il signor Vittor ?

BODELOUP.

L'architecte, enfin.

CARLO.

Mousu, ne vous fâchez pas. Il signor Vittor, il est dans les appartemens.

BODELOUP.

Oh ! parbleu, je n'ai pas envie de courir après lui. Va lui dire que je l'attends. (*Il se jette dans un fauteuil.*)

CARLO.

Et Mousu s'appèle ?

BODELOUP.

Bodeloup.

CARLO.

Bodel.

BODELOUP.

Bodeloup.

CARLO, *à part.*

Loup.... Le nom, il n'est pas beau.

BODELOUP.

Va donc, jockei.

CARLO.

J'y vais, Mouau. Ma io dis toujours que le nom il n'est pas beau. (*Carlo sort.*)

SCÈNE IX.

BODELOUP, *seul*

Quelle dépense pour le rétablissement de ce château... Tant mieux, morbleu ! tant mieux.... Le nouveau propriétaire va s'y ruiner. Le château sera revendu : je le rachèterai, et ensuite.... Je recommencerai mon opération. La première a été couci, couci, et peut-être un autre que moi s'en serait fort mal tiré.

AIR : *Contentons-nous d'une seule bouteille.*

Tout n'est pas gain dans ces ventes nouvelles :
Pour n'y pas perdre, il faut un peu d'esprit.
De tout le fer des grilles les plus belles,
Je n'ai tiré qu'un modique profit ;
Je n'ai pas fait de très-bonnes affaires
Sur les lambris de chaque appartement ;
Mais je me suis sauvé sur les gontières ;
Avec le plomb j'ai fait beaucoup d'argent.

Grâce au ciel, ma fortune est belle et sûre. Il ne me manque plus qu'un peu de considération.... De la considération ! j'en aurai pour mon argent, comme tant d'autres. Pour jouir de tout cela convenablement, agréa-

blement, il ne me manque plus qu'une femme sage, douce et modeste; et cette femme sage, douce et modeste, je la trouverai dans l'aimable Julie..... J'aimais beaucoup sa mère, qui m'a toujours dédaigné. Il est vrai qu'alors je n'avais pas trente mille livres de rente; ce qui ne m'a pas empêché pourtant de lui rendre service, de l'obliger dans l'occasion. J'ai même encore un billet de cent écus que je pourrais faire valoir; mais..... Demain matin j'irai demander Julie à mad. d'Arminville;... Ah! ah! cette chambre est remise telle qu'elle était du temps de... Oui, je reconnais... Ah! cet aspect me fatigue; il me fait mal. (*Apercevant le buste.*) Mais, me trompaj-je?... Non.

AIR : *De la pipe de tabac.*

C'est le portrait de d'Arminville;
Il est exact, il est frappant.
Devant lui je reste immobile,
Et, malgré moi, la peur me prend.
Ah! juste ciel! comme il ressemble!
Oui, je lui parle, il me répond...
Et, comme autrefois, il me semble
Qu'il me traite encor de fripon.

SCÈNE X. BODELOUP, VICTOR.

VICTOR.

Pardon, Monsieur, je vous ai fait attendre.... Mais vous n'avez pas dû vous ennuyer; vous étiez avec quelqu'un de votre connaissance.

BODELOUP.

Comment, avec...

VICTOR, *lui montrant le buste.*

Il est bien ressemblant, n'est-ce pas?

BODELOUP.

Oh! ressemblant... comme ça. Vous savez ce qui m'amène?

VICTOR.

Oui, nous allons terminer. Mais que trouvez-vous donc à redire dans ce portrait?

BODELOUP.

Ma foi, bien des choses.

VICTOR.

Dites.

BODELOUP.

D'abord, la physionomie sombre, le regard dur.

VICTOR.

C'est singulier.... Gervais, qui sort d'ici, lui trouve un air si doux.

BODELOUP.

Oh ! Gervais.... Gervais....

VICTOR.

Mais je devine....

Air : *Vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

Sur ce portrait, chacun de vous
Est ici d'un avis contraire :
L'un lui trouve un air bon et doux,
Et l'autre un air dur et sévère.
Mais bien aisément on conçoit
D'où provient cette différence ;
C'est que chacun de vous le voit
Par les yeux de sa conscience.

BODELOUP.

Monsieur !...

VICTOR.

C'est de l'argent que vous demandez ; voici votre somme bien comptée. (*Il la lui remet.*) En bons billets de caisse.

BODELOUP, *ayant compté.*

C'est cela.... Voici la quittance générale que vous remettrez à M. Desglands. Serviteur. (*Il s'en va.*)

VICTOR, *le rappelant.*

Écoutez donc, M. Bodeloup ?

BODELOUP, *revenant.*

Qu'est-ce que c'est ?

VICTOR.

Oh ! je vous en prie, je vous le demande en grâce, s'il vous tombe quelqu'autre château sous la main, pour Dieu, ne le laissez pas délabrer autant que celui-ci.

BODELOUP.

Comment ! Comment !...

VICTOR.

Vous m'avez donné un mal !...

BODELOUP.

Parbleu ! M. l'architecte, je vous conseille de vous plaindre. Si je n'avais pas laissé dégrader le château, vous n'auriez pas eu à le réparer.

VICTOR.

C'est très-vrai, ce que vous dites-là ?

BODELOUP.

Aux : *De la Croisée.*

De détruire et de démolir
Si tel homme a la fantaisie,
Tel autre de toujours bâtir
À la bien heureuse manie.
Or, à ce passe-temps, chacun,
En suivant son goût, se délecte ;
Et si ça ruine quelqu'un,
Ce n'est pas l'architecte.

SCÈNE XI.

VICTOR, AUGUSTE, PAUL.

VICTOR.

Il raisonne fort juste, M. Bodeloup. (*Aux deux amis qui entrent.*) MM. ; je viens de terminer avec notre juif.

AUGUSTE.

Et nous, mon ami, nous venons de voir madame d'Arminville.

VICTOR.

Vous l'avez vue ? Que vous êtes heureux !

AUGUSTE.

Oh ! je t'en réponds. Nous avons pensé franchir là terrasse pour aller au-devant d'elle.

VICTOR.

Ce n'était pas encore le moment.

PAUL.

Non : mais bientôt....

VICTOR.

Ah ça ! mais vous ne savez pas une chose.

AUGUSTE et PAUL.

Quoi donc ?

VICTOR.

Nos ouvriers n'ont pas voulu de leur argent.

AUGUSTE et PAUL.

Bah !

VICTOR.

Ils ont trouvé la réduction trop forte, et m'ont dit qu'ils prétendaient être payés par le propriétaire lui-même.

PAUL.

Est-ce qu'ils le connaissent ?

VICTOR.

Non, ils ne l'ont jamais vu : mais c'est égal; ils ont son adresse et voulaient l'aller trouver à Paris.

PAUL et AUGUSTE.

Eh bien ?

VICTOR.

Je leur ai dit de s'épargner les frais du voyage, parce que M. Desglands serait ici demain matin.

PAUL et AUGUSTE.

Comment !

VICTOR.

Et sur-le-champ, j'ai envoyé Carlo à Paris.

PAUL.

Pour faire venir Desglands ?

VICTOR.

Et non, pour faire venir de quoi le représenter. Je serai M. Desglands.

AUGUSTE et PAUL.

Toi !

VICTOR.

Certainement. J'ai quelquefois joué des proverbes... l'habit brun, la grande perruque, le dos voûté, les sourcils blancs,.... N'est-ce pas là M. Desglands ?

PAUL.

Ma foi oui.

VICTOR.

Je profiterai de mon déguisement pour aller moi-même inviter madame d'Arminville à venir à la fête que le prétendu propriétaire donnera dans le parc.

AUGUSTE.

Ah ! fripon. Tu veux lui parler avant nous.

VICTOR.

Enfin, nous touchons au but de nos désirs.

PAUL.

Tous nos vœux vont être comblés.

VICTOR, avec expression.

AIR : *Du Fandango.*

Douce Espérance !

PAUL et AUGUSTE, *idem.*

Douce Espérance !

(23)

PAUL.

Ah ! je n'y pense
Qu'avec transport.

VICTOR.

Mon cœur palpite.

AUGUSTE.

Le mien s'agite.

VICTOR.

Au plaisir tout nous invite.

PAUL.

Pour cette mère,
Toujours si chère,
Nos sentimens sont d'accord.

VICTOR.

Pouvoir, au gré de nos souhaits,
Nous acquitter de ses bienfaits,
De nos travaux, c'est le plus beau succès.

TOUS TROIS.

Pouvoir au gré, etc.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente le devant d'une petite maison villageoise, sur le côté gauche de la Scène. Le petit jardin qu'on voit devant la maison, est fermé d'une barrière à claire-voie. Il fait à peine jour.

SCÈNE PREMIÈRE.

VINCENT, BASTIEN.

(Ils sont occupés à travailler au jardin et à placer des fleurs autour de la maison de madame d'Arminville et sur un petit amphithéâtre de gazon en face de la porte.)

(AIR NOUVEAU de Doche.)

VINCENŒ.

La plus modeste chaumière
Offre des charmes flatteurs,
Quand la rose printanière
L'embellit de ses couleurs.

BASTIEN.

Madame repose encore ;
Profitons de son sommeil,
Faut qu'la fleur qui vient d'éclorre
La surprenne à son réveil.

ENSEMBLE.

La plus modeste chaumière, etc.

VINCENT.

De la charmante Julie
Ce lys me peint la candeur :
Aussi fraîche et plus jolie ,
Julie en a la blancheur.

ENSEMBLE.

La plus modeste , etc

VINCENT, *appelant doucement sous les fenêtres de Julie.*
Julie !... Julie !...

BASTIEN.

Mais, M. Vincent, quand vous l'appellerez à chaque minute, songez donc qu'elle dort.

VINCENT.

C'est vrai ; à peine est-il jour.

BASTIEN.

Au surplus, elle peut s'éveiller quand elle voudra, ainsi que madame d'Arminville ; je dis qu'elles auront un joli coup-d'œil. Dame ! c'est aujourd'hui la fête du village, faut que le jardin s'en ressente.

VINCENT.

Ah ça ! mon cher Bastien, tout est bien ratissé, bien arrosé...

BASTIEN.

Oui, M. Vincent, et j'crois que j'nous som'levés d'assez bonne heure pour ça.

VINCENT.

Si tu n'étais pas diligent, le bonhomme Gervais ne baderait pas.

BASTIEN.

Mon père ! oh ! il n'a pas besoin de m'envoyer à l'ouvrage, quand il s'agit d'madame, et j'dis que je vous seconde joliment.

VINCENT.

Oui.

BASTIEN.

AIR . *Vaudeville de la Récréation.*
Grátis nous travaillons tous deux ,
Et sans qu'personne nous en presse.
Vous songez à l'objet de vos feux ;
Moi , j'songe à not'ancienne maîtresse.
Pour être d'grand matin sur pié,
J'navons pas besoin d'récompense ;
Par l'Amour et par l'Amitié
Je somm' tous deux payés d'avance.

(25)

VINCENT.

Et bien payés par le plaisir d'être utiles à la meilleure,
à la plus respectable des femmes.

BASTIEN.

Oh ! ça, oui.

VINCENT.

On ouvre !

BASTIEN.

C'est mademoiselle Julie.

SCÈNE II.

LES MÊMES, JULIE.

VINCENT.

Combien il me tardait de vous voir !

JULIE.

Je partageais votre impatience.

BASTIEN.

Eh bien ! tenez, nous nous en doutions ; mais pendant
que vous allez causer de ce côté-ci, je me souviens que
j'ai oublié quelque chose de ce côté-là. (*Il va et vient au
fond du théâtre, déplaçant et arrosant çà et là diffé-
rens arbustes.*)

JULIE, *examinant le jardin.*

Il y a long-temps que vous êtes ici à ce que je vois.

VINCENT.

Êtes-vous contente de notre ouvrage ?

JULIE.

Très-contente, et Madame ne le sera pas moins.

VINCENT.

AIR : *En deux moitiés.*

Je travaillais avec ardeur
Pour cette Maîtresse chérie,
Et je travaillais de bon cœur,
Car j'étais tout près de Julie.
Mais en admirant, ce matin,
La fleur nouvellement éclose,
Je sentais bien qu'à ce jardin
Il manquait encor quelque chose.

BASTIEN, *en passant.*

Et c'est pour avoir ce quelque chose là, que M. Vin-
cent vous a appelée tout en arrivant.

VINCENT.

Oui ; mais si doucement.

JULIE.

MÊME AIR.

Je vous ai fort bien entendu ,
J'étais levée avant l'aurore ,
Et je vous aurais répondu ;
Mais Madame dormait encore.
Me taire était donc à propos ,
Malgré mes désirs et les vôtres.
Quand on a perdu le repos ,
Faut-il troubler celui des autres ?

VINCENT.

Oh! non, ma Julie.

JULIE:

A propos ; vous savez que M. Desglands, le nouveau
propriétaire du château, arrive ce matin.

VINCENT.

Oui.

JULIE.

Madame lui a fait demander un rendez-vous pour lui
parler en notre faveur.

VINCENT.

Elle a tant d'amitié pour nous !

JULIE.

Tant de bonté pour tous les habitans du village ! elle est
leur amie, leur conseil, leur arbitre dans les petits diffé-
rends qui s'élèvent entr'eux ; elle empêche bien des procès.

VINCENT.

Que nous serons heureux, quand elle viendra demeu-
rer avec nous dans la ferme, cette brave dame !

Duo de Doche.

JULIE.

D'un cœur toujours sincère
Nous préviendrons ses vœux.

VINCENT.

Comme une tendre mère
Nous l'aimerons tous deux.

ENSEMBLE.

Ecoute ma prière,
Dieu juste qui m'entends !
Que ta bonté prospère
La conserve long-temps !

VINCENT.

Comme nous aurons bien soin d'elle !

JULIE.

Et comme nous la servirons !

VINCENT.

Chez nous, la chambre la plus belle.

JULIE.

Qu'à son gré nous arrangerons.

VINCENT.

Tous les matins la fleur nouvelle

JULIE.

S'y trouvera ;

VINCENT.

L'embellira.

JULIE.

Pour tes travaux, pour mon ménage,
A regret nous la quitterons.

VINCENT.

Il est vrai ; mais après l'ouvrage
Gaîment nous la retrouverons.

ENSEMBLE.

D'un cœur toujours sincère, etc.

BASTIEN, *se joignant à eux.*

D'un cœur toujours sincère

Ils prévientront ses vœux ;

Et comme une bonn'mère

Ils l'aimeront tous deux.

Cette chère maîtresse !

JULIE.

Voici l'heure de son lever, je rentre à la maison.

VINCENT.

Moi, je retourne à la ferme.

BASTIEN.

Moi, j'attends Madame pour savoir si elle n'a rien à
m'ordonner ce matin.

VINCENT.

Au revoir, ma Julie.

JULIE.

Sans adieu, mon ami.

(*Vincent s'en va, Julie rentre, Bastien reste seul.*)

SCÈNE III.

BASTIEN, *seul.*

Madame après son lever ne manquera pas de venir, comme de coutume, déjeuner au jardin, et donner à mademoiselle Julie sa leçon de musique ; quand j'peux rester, j'écoute c'te leçon-là, et j'en profite.... Oui, j'en profite.... C'est qu'ça peut me devenir bien utile, quand je serai grand garçon.

AIR : *Songez donc que vous êtes vieux.*
Si j'étais un bon chanteur,
J'enchanterais les fill's du village.
J'n'aurais, pour avoir cet honneur,
Qu'à m'placer l'dimanch' sous l'ombrage
Elles viendraient pour m'écouter,
Et j'frais sauter les pus gentilles;
Car un garçon qui sait chanter,
Fait tant qu'il veut sauter les filles.

SCÈNE IV.

BASTIEN, CARLO.

CARLO.

Peut-on parler à madama d'Arminville, caro amico ?

BASTIEN.

Car amico ! Qu'est-ce qu'il dit donc ? Monsieur, je ne m'appèle pas caro amico ; je me nomme Bastien.

CARLO.

Eh bien ! Bastiano.

BASTIEN.

.. Allons Bastiano, à présent ! Bastien, je vous dis.

CARLO.

Bastien, soit ; peut-on parler à madama d'Arminville, Bastien ?

BASTIEN.

Je vais voir ça. (*Voyant sortir madame d'Arminville.*) Tenez, la v'la Madame. (*A part.*) Bastiano, caro amico!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, M.^{me} D'ARMINVILLE, JULIE.
JULIE, *soutenant sa maîtresse pour descendre les marches qui sont devant la porté.*

Appuyez-vous bien sur moi.

M.^{me} D'ARMINVILLE, *descendant.*

Ah ! me voilà de plain-pied.

JULIE.

A présent, Madame, je vais chercher votre déjeuner.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Va, ma petite, va.

BASTIEN.

Madame, v'la M. le jaquet....

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Ah ! ah !

CARLO.

Madame, c'est il signor Desglands qui m'envoie savoir à quelle heure il pourra venir per le rendez-vous que vous lui avez demandé.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Comment ! il veut se donner la peine....

CARLO.

Certamento. Il ne souffrira pas que Madame elle se déränge *della sua casa.*

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Comment donc ? mais c'est fort honnête ! Mon enfant, dites à votre maître que je l'attendrai toute la matinée.

CARLO, à Bastien.

Adio, caro amico.

BASTIEN, le conduisant.

Adio, Jaqueto. (*Ils sortent ensemble.*)

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Encore des fleurs nouvelles !.... Ah ! c'est aujourd'hui la fête du village.... Et mon petit jardin ! comme il est soigné ! comme il est tenu ! Eh bien ! je dois tout cela à l'attachement du cher Vincent, au zèle du fils de ce bon Gervais, mon ancien concierge. . . . En vérité, j'étais beaucoup bien moins servie quand j'avais des jardiniers à mes gages.... Le beau temps ! la belle journée qui se prépare !

AIR : *Vaudeville du J. malade.*

Quel doux charme en ces lieux m'attire !
Que le ciel est pur et serein !
Qu'avec délices je respire
L'air et la fraîcheur du matin !
De temps en temps de la vieillesse
Le poids me paraît un peu lourd ;
Mais je retrouve ma jeunesse,
Quand je vois encore un beau jour.

SCÈNE VI.

M.^{me} D'ARMINVILLE, JULIE, ensuite BASTIEN.

JULIE, apportant du café.

Madame, voici votre déjeuner.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Tant mieux, je me sens de l'appétit.

BASTIEN, *rentrant.*

Madame d'Arminville a-t-elle quèques commissions à me donner, quèque chose à me commander dans ce moment-ci ?

M.^{me} D'ARMINVILLE, *déjeûnant.*

Non, mon cher Bastien, non ; mais j'ai à te remercier de ton travail de ce matin.

BASTIEN.

Oh ! dame, M. Vincent et moi, nous avons fait de notre mieux, d'abord.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Oui, je connais votre zèle à tous deux.

JULIE, *fredonnant.*

« Chantons les arts, charmons le temps. »

M.^{me} D'ARMINVILLE

Qu'est-ce que c'est donc que cet air là que tu fredonnes sans cesse depuis quelques jours ?

JULIE.

C'est une chanson que j'ai entendu chanter à un jeune sculpteur qui restaure les statues du parc, et dont je n'ai retenu que le refrain. (*Elle chante.*)

« Toujours dispos, toujours contents,

« Chantons les arts, charmons le temps. »

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Voilà bien le langage d'un artiste !

JULIE.

C'est peut-être un artiste qui a fait la chanson.

M.^{me} D'ARMINVILLE, *se levant de table.*

Elle me rappelle les trois orphelins que nous avons fait élever, feu M. d'Arminville et moi.

JULIE.

Ces jeunes gens dont vous m'avez souvent parlé ?

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Oui, Paul, Auguste et Victor, que M. d'Arminville aimait tant !

JULIE.

Il était si bon, M. d'Arminville !

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Oui, c'est la plus cruelle perte que j'aie faite ; mais je voudrais bien savoir si nos trois artistes sont heureux ?

JULIE.

Vous n'êtes jamais occupée que du bonheur d'autrui.

BASTIEN , à Julie.

Laissez mamzelle , j'vas vous débarrasser de tout ça.
(Il rentre tout ce qui est sur la table.)

M.^{me} D'ARMINVILLE.

AIR : *Aimable jeunesse.*

Quand , par sa richesse ,
On a pu de la détresse
Sauver l'aimable jeunesse ,
Ah ! combien elle intéresse !
Voir cette jeunesse
Croître et prospérer sans cesse
Cela donne à la vieillesse
Des momens
Charmans.

Paul , de la peinture ,
Auguste , de la sculpture ,
Victor , de l'architecture ,
Gagnèrent les grands prix.
Quel heureux augure
Pour ces trois amis !

ENSEMBLE.

Quand , par sa richesse , etc.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Tous trois , pour se rendre habiles ,
Doux , assidus et tranquilles ,
Se montraient dociles
A leur devoir.

Cette souvenance
Est une douce jouissance.

Ah ! que n'ai-je l'espérance
De les revoir !

ENSEMBLE.

Quand , par sa richesse , etc.

JULIE.

Il y a donc long-temps que vous n'avez eu de leurs nouvelles ?

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Oh ! très-long-temps. Je sais qu'ils ont fait à Rome de grands progrès ; qu'ils ont ensuite voyagé dans les différentes cours de l'Europe ; mais où sont-ils à présent ? Je l'ignore.

JULIE.

Ils auraient bien du chagrin , s'ils savaient qu'aujourd'hui leur bienfaitrice....

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Allons , ma petite , allons , ne nous affligeons pas , et voyons notre leçon de musique.

BASTIEN, *apportant la guitare.*
(*A part.*) Bon. (*Haut.*) Mademoiselle, v'la votre guitare.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Je suis bien fâchée que nous n'ayons pas une harpe, mais c'est un instrument trop cher.

BASTIEN.

Celui-là est pourtant ben genti.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Là, là.... patience. S'il m'arrive jamais quelque petit retour de fortune.... Sois sûre, ma Julie,

JULIE.

Oh ! Madame, toutes vos bontés....

M.^{me} D'ARMINVILLE.

As-tu repassé cet air que j'aime tant ?

JULIE.

La chaumière ? oui, Madame.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Voyons.

BASTIEN, *prenant la musique.*

Donnez, Mademoiselle, je serai votre pupitre. (*Il tient le papier sur ses deux mains en forme de pupitre.*)

JULIE, *s'accompagnant de la guitare.*

AIR : *Dans ma chaumière.*

Dans la chaumière

Sans peine on trouve (*bis*) le bonheur ;

On peut braver le sort contraire,

Lorsque l'on a la paix du cœur

Dans la chaumière.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Bien, mon enfant, courage.

JULIE.

MÊME AIR.

Dans la chaumière

On est soi-même (*bis*) son soutien.

Sans nulle ressource étrangère

On peut encor faire du bien

Dans la chaumière.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, SIMON.

SIMON, *tournant son chapeau.*

Madame d'Arminville, j'vous demande ben pardon si je viens comme ça....

BASTIEN , à *Simon*.

Laisse donc aller la musique.

JULIE.

Ah ! c'est notre voisin.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Te voilà , *Simon*.

SIMON.

Oui , Madame , c'est moi que j'viens vous prier , si toute fois ça ne vous dérange pas , de me rendre un petit service , pour au sujet de l'humeur de ma femme et d'ma bonne mère.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Est-ce qu'elles se disputent toujours , ta femme et ta bonne mère ?

SIMON.

Ah ! mon Dieu ! Tant q'la journée dure.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Et tu ne trouves pas le moyen de les calmer.

SIMON.

Si fait , j'en ai bien un ; par exemple :

AIR : *D'une Abeille toujours chérie.*

Quand tout's les deux sont en colère ,
Et qu'aucun' des deux n'veut céder ,
Entre ma femme et ma bonn'mère ,
J'mavance afin d'les accorder ;
A tout's les deux je donne l'blâme ;
V'la qu'all' se mett' à m'regarder .
J'tiens bon , et dieu merci , Madame ,
All' s'raccomod' pour me gronder .

BASTIEN.

Tiens ! c'est drôle , ça.

JULIE.

Eh bien ! voisin , faites-vous gronder souvent.

SIMON.

Oui , mais d'puis deux jours , ça ne m'réussit plus , et v'la ma mère qui veut s'en aller d'meurer chez not' sœur.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

C'est fâcheux pour toi ; mais puisque ça convient à ta femme....

SIMON.

Non , Madame , ça n'li convient pas du tout. Vous entendez ben qu'elle est ben aise d'avoir à qui parler , c'te femme.

BASTIEN,

C'est juste.

SIMON.

Avec ça, quand elle n'aura plus ma mère pour se disputer avec elle, faudra que j'nous disputions tous deux, et moi je n'peux pas toujours être là; c'qui fait, Madame, que comme vous avez tant d'esprit, et que vous avez déjà arrêté ben des petites brouilles dans l'village, j'vous demandons, ma femme et moi, d'faire entendre raison à ma bonne mère.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Soit, mon ami, je la verrai.

SIMON.

Mais c'est qu'ça presse, la v'la qui fait son paquet.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

En ce cas, mon cher, donne-moi le bras, et toi, ma petite, reste à la maison, et occupe toi de ton dessin.

JULIE.

Oui, Madame, nous reprendrons la leçon tantôt.

BASTIEN.

Tant mieux, j'y serai.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

AIR ; *Votre pavillon m'enchanté.*

Suspendons de Polymnie
Les mélodieux accords,
Pour rétablir l'harmonie
Entre des esprits discords.
Oui, sur-le-champ je vais
Terminer la brouillerie;
Ne différons jamais
De travailler à la paix.

ENSEMBLE.

Oui, sur-le-champ je vais, etc.

JULIE.

Au gré de ses souhaits
Terminez la brouillerie;
Vous ne manquez jamais
De travailler à la paix.

SIMON et BASTIEN.

Au gré de { mes } souhaits,
 { ses }
V'nez terminer } la brouill'rie.
Allez finir
Vous n'différez jamais
De travailler à la paix.

(Madame d'Arminville sort, Julie rentre.)

SCÈNE VIII.

BASTIEN.

C'est ça une brave dame ! Elle n'a pas sa richesse , eh ben ! elle trouve encore le moyen d'être utile à tout le village... A présent , qu'est-ce que je vas devenir ? Pardi , faut que j'aïlle du côté de la dispute : j'suis curieux de voir comment Madame va s'y prendre. (*Apercevant Bodeloup.*) Tiens ! M. Bodeloup.

SCÈNE IX.

BASTIEN , M. BODELOUP.

BASTIEN.

Par quel hasard ici ?

BODELOUP , *le ton brusque.*

Je veux parler à madame d'Arminville.

BASTIEN.

Elle est sortie.

BODELOUP.

Tant pis.

BASTIEN.

Oh ! Monsieur , ell'ne tardera pas à rentrer ; ell'n'est qu'à deux pas , chez l'voisin Simon.

BODELOUP.

Et mademoiselle Julie est-elle sortie aussi ?

BASTIEN.

Non , Monsieur , elle n'est pas sortie.

BODELOUP , *à part.*

Bon ! (*Haut , et d'un ton doux.*) Et dis moi , mon cher Bastien , ne pourrais-je pas causer un instant avec elle , en attendant le retour de madame d'Arminville.

BASTIEN , *à part.*

Tiens ! comme il prend l'air doux ! (*Haut.*) Est-ce que vous la connaissez mademoiselle Julie ?

BODELOUP.

Si je la connais.... Je l'ai vue naître.

BASTIEN.

Ah ! oui , quand vous étiez domestique chez Madame.

BODELOUP.

Intendant , mon ami , intendant.

BASTIEN.

Eh ben , oui , intendant - domestique ; et vous avez quèq̃ue chose à dire à mademoiselle Julie ?

BODELOUP.

Oui , quelque chose de très-intéressant pour elle.

BASTIEN.

Bah !

BODELOUP.

D'après tous les éloges qu'on m'a faits de cette aimable enfant...

BASTIEN.

Ah ! mon Dieu !... Est-ce que vous en seriez amoureux ?

BODELOUP.

Ah ! mon ami....

BASTIEN.

Pas possible !

BODELOUP.

ARR : *Du partage de la richesse.*

Elle a tant d'agrémens pour plaire !

BASTIEN.

Qui ; mais c'n'est pas là c'qu'il vous faut.

BODELOUP.

Ses vertus que je considère...

BASTIEN.

Est-ce que vous savez c'que ça vaut ?

BODELOUP.

Tout charme , tout séduit en elle.

BASTIEN.

Un' fille sans parens , sans bien.

BODELOUP.

Elle est si bonne ! elle est si belle !

BASTIEN.

Qu'est-e'q'ça vous fait , puisqu'ell' n'a rien ?

BODELOUP, *à part.*

Elle est loin de prévoir le sort brillant que je lui destine.

BASTIEN.

V'la Madame.

BODELOUP, *à part.*

M.^{me} d'Arminville !... Je me sens déjà mal à mon aise.

SCÈNE X.

LES MÊMES, M.^{me} D'ARMINVILLE ET SIMON.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Me voici sur mon terrain.... Bien obligé, Simon.

SIMON.

Pardi, Madame, c'est moi qui vous remercie. Grâce à Dieu et à votre bon secours, v'la nos femmes qui sont les meilleures amies.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

J'en suis bien aise.

SIMON, *revenant.*

Ah ! dites donc, madame d'Arminville, si par hasard ça leur reprenait, je reviendrais vous retrouver au moins.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Oui, oui... mais tâchie que cela n'arrive pas.

SIMON.

C'que c'est pourtant qu'une bonne femme.... qui a de l'esprit ! (*Il sort.*)

BASTIEN.

Madame, v'la M. Bodeloup qui vient vous faire sa visite.

M.^{me} D'ARMINVILLE, *très-surprise.*

M. Bodeloup ! (*Elle le regarde avec dédain.*)

BODELOUP, *à part.*

Oh ! la pénible entrevue !

BASTIEN, *à madame d'Arminville.*

Il est un peu embarrassé de sa personne. (*A part.*)

Moi, j'vas dire à mam'selle Julie qu'i s'présente pour elle un second amoureux, dont elle ne voudra pas.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

M.^{me} D'ARMINVILLE, M. BODELOUP.

M.^{me} D'ARMINVILLE, *à part.*

Quelle impudence ! Tâchons de nous contraindre.

BODELOUP, *à part.*

Je ne sais par où commencer l'entretien.

M.^{me} D'ARMINVILLE, *avec fierté.*

Vous, chez moi, Monsieur !

BODELOUP, *embarrassé.*

Madame!

M.^{me} D'ARMINVILLE, *se contraignant.*

Il faut que vous comptiez bien sur mon bon esprit.

BODELOUP, *cherchant à se rassurer.*

Madame, je ne vous ennuyera pas long-temps.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

C'est bien aimable à vous.

BODELOUP.

En deux mots, je viens au fait,

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Voyons.

BODELOUP.

Il s'agit, Madame, de la jeune personne qui est auprès de vous.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

De ma Julie!

BODELOUP.

Oui, madame.

AIR : *Vaudeville des petits montagnards.*

J'ai vu la petite personne;

Elle me plaît; je suis garçon;

Je vous la demande, et lui donne, *(bis)*

Par contrat, mon bien et mon nom.

Pour cela, sans réserve aucune,

Je prétends posséder son cœur;

Et puisque je fais sa fortune,

Elle doit faire mon bonheur. *(bis)*

M.^{me} D'ARMINVILLE.

"Vouloir me prendre ma Julie !... mais, M. Bodeloup, vous avez donc juré de ne me rien laisser.

BODELOUP.

— Madame, c'est pour son avantage.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Vous vous oubliez, M. Bodeloup.

BODELOUP.

Non, Madame, et d'après ma manière de voir...

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Comment ! vous qui avez fait de si belles, de si bonnes spéculations ! vous qui êtes devenu un personnage d'importance, un homme que l'on cite !... vous épouseriez cette petite fille ?

BODELOUP.

Madame, j'ai bien réfléchi, bien calculé....

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Oh! M. Bodeloup, en fait de calcul, vous n'ignorez pas que je connais votre savoir-faire; c'est pourquoi je ne puis concevoir qu'un pareil mariage vous convienne.

BODELOUP

Pardonnez-moi, Madame.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

AIR : *Vaudeville d'Arlequin musard.*

Mais songez donc que ma Julie
N'a d'autre bien, d'autre agrément
Que sa douceur, sa modestie.
Sachez mieux placer votre argent;
Épousez une demoiselle
Qui du siècle ait le ton, les goûts,
Qui, tout en faisant parler d'elle,
Fasse parler de son époux.

BODELOUP.

C'est précisément ce que je veux éviter. D'ailleurs si j'épousais une élégante du jour, la dépense de sa toilette absorberait bientôt toute ma fortune.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Encore un calcul très-juste, M. Bodeloup.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, JULIE, BASTIEN, *sur la porté.*

BASTIEN, *bas à Julie.*

Tenez, le voyez-vous?

JULIE.

Chut, va-t'en. (*Bastien sort.*)

BODELOUP.

"C'est que beaucoup de maris s'y laissent prendre, et pour éviter le sort commun, j'ai jeté les yeux sur mademoiselle Julie. Je vous prie donc, Madame, de vouloir bien lui faire part...."

M.^{me} D'ARMINVILLE.

De l'honneur que vous lui faites.

BODELOUP.

De mes intentions, Madame, en lui faisant observer qu'il s'agit de partager trente mille livres de rente, et de s'appeler madame de Bodeloup!

JULIE, *accourant avec effroi.*

Ah ! Madame !

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Viens, mon enfant... Il ne tient qu'à toi d'être une belle dame.

JULIE.

J'ai tout entendu.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Eh bien ?

JULIE.

Vous ne doutez pas de ma réponse.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Mais voilà M. Bodeloup qui veut la connaître.

JULIE.

AIR : *Que m'impose ma liberté.*

Ce Monsieur m'offre vainement
Et sa main et son opulence ;
L'hymen doit m'unir à Vincent,
C'est-là toute mon espérance :
Je vivrai pour un tendre époux
Après d'une bonne maîtresse.
Ah ! combien un sort aussi doux
Est au-dessus de la richesse.

(*Madame d'Arminville embrasse Julie.*)

BODELOUP.

Un refus !

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Vous l'entendez.

BODELOUP.

Oui, Madame, je vois que M. Vincent obtient la préférence : je cède la place à M. Vincent ; (*à part*) et je vais aviser aux moyens de me faire payer des 300 livres qui me sont dues par la mère de la demoiselle ; car enfin, quand on n'a rien à gagner, il faut au moins tâcher de ne rien perdre.

(*Il sort en saluant madame d'Arminville qui lui tourne le dos.*)

JULIE.

Je conçois que cet homme ait cru pouvoir m'éblouir par l'offre de sa fortune ; mais comment a-t-il osé soutenir votre présence, après tout le mal qu'il vous a fait.

Mad. D'ARMINVILLE.

Eh ! ma bonne amie, un méchant brave tout pour arriver à ses fins.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, VICTOR, sous le costume du vieux Desglands.

VICTOR, au fond du théâtre.

La voilà donc cette chère bienfaitrice !

JULIE, l'apercevant.

Madame.....

VICTOR.

J'ai l'honneur de parler à madame d'Arminville.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Et sans doute, c'est M. Desglands ?

VICTOR.

Celui à qui vous avez demandé un rendez-vous. (*à part.*) Quel charme j'éprouve en lui parlant ! (*haut.*) Je serais venu plus tôt, madame ; mais j'étais occupé à solder des ouvriers un peu récalcitrans. Grâce au ciel, c'est une affaire terminée, et je ne leur dois plus rien.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Quoi ! Monsieur, vous avez la complaisance de venir me trouver dans mon humble chaumière ?

VICTOR.

Prévenir les dames est un devoir. On dit que vous avez une demande à me faire ?

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Oui, monsieur ; c'est relativement au jeune Vincent, votre fermier.

VICTOR.

Je l'ai vu, Madame. Il m'a dit que vous vous intéressiez à lui ; en conséquence, il aura le bail aux conditions qu'il vous plaira de dicter.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Moi, Monsieur ?...

VICTOR.

Vous savez mieux que moi ce que vaut la ferme, et je vous prie de faire ici comme si c'était pour vous.

JULIE, bas à sa maîtresse.

Entendez-vous, Madame ?

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Monsieur, on n'oblige pas avec plus de grâce.

JULIE, à part.

Ce monsieur là est un vieillard bien aimable !

VICTOR.

Ainsi, Madame, voilà qui est dit ; quand vous voudrez, le notaire prendra vos ordres.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Allons, Monsieur, puisque vous le voulez, je réverai un moment que la terre m'appartient encore.

VICTOR.

En vérité, Madame, je reste confondu.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

De quoi donc ?

VICTOR.

De la gaité que vous avez pu conserver.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

C'est que je me suis trouvée bien plus malheureuse que je ne le parais ici.

VICTOR.

Vous, madame !

M.^{me} D'ARMINVILLE.

AIR : *Dans cette maison, à quinze ans.*

Par le plus injuste procès

De tous mes biens dépossédée ;

Sans asile, je languissais.

De mille soucis obsédée ;

Enfin le repos m'est rendu.

Dans ce séjour simple et modeste.

Par un calcul bien entendu,

Oubliant ce que j'ai perdu,

Je jouis de ce qui me reste.

VICTOR.

Vous êtes bien heureuse de pouvoir vous consoler ainsi ; cependant le souvenir d'une ancienne absence, l'aspect d'un château qui vous appartenait...

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Eh bien ! dans ce vaste château, je n'occupais qu'une chambre ; je la retrouve dans ma chaumière, et j'y dors tout aussi bien. J'avais dans mon parc de grandes pièces d'eau, de belles avenues, de jolis bosquets.... Eh bien ! puisque, grâce à votre honnêteté, j'ai la liberté de m'y promener, c'est comme s'il était encore à moi, et je n'ai pas l'embarras de l'entretien.

VICTOR.

Quelle heureuse philosophie !

JULIE.

Ce n'est pas celle de tout le monde.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Tant pis. On dit que vous avez fait des réparations très-utiles, et des embellissemens fort heureux.

VICTOR.

J'espère que vous en serez contente.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Vous avez dû dépenser un argent considérable ?

VICTOR.

Mais non, non ; je m'entends un peu à ces sortes d'ouvrages ; avec cela...

Au travail, ou Du pauvre moine.

J'ai pour amis, et je m'en fais honneur,

Nombre d'artistes fort habiles.

Un très-bon peintre, un excellent sculpteur

M'ont été vraiment bien utiles.

En ceci, pour m'aider,

Pour me bien seconder,

Leur bonne foi ne m'était pas suspecte ;

Et puis, pour comble de bonheur,

C'est que, moi, je n'avais pas peur

D'être trompé par l'architecte.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

M. Desglands, vous dites que vous êtes lié avec des artistes, faites moi le plaisir de vous informer auprès d'eux s'ils ne connaîtraient pas trois jeunes gens, auxquels je prends le plus vif intérêt : Victor, architecte ; Paul, peintre ; et Auguste, sculpteur.

VICTOR.

(*A part.*) Elle ne nous a pas oubliés ! (*haut.*) Madame, je puis moi-même vous en donner des nouvelles, car l'architecte du château parle souvent d'eux et de l'amitié qui les unit.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Ils sont restés amis ?

VICTOR.

Ils ont toujours vécu comme trois frères ; ne se sont jamais quittés ; mêmes goûts, même volonté, bourse commune, ils ont gagné beaucoup d'argent dans leurs voyages.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Ah ! tant mieux. Sont-ils revenus en France ?

VICTOR.

Oui, Madame, depuis environ six mois.
JULIE, *bas à madame d'Arminville.*

Et ils ne sont pas venus vous voir !

VICTOR.

Ils ont déjà des travaux considérables.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

A Paris ?

VICTOR.

Oui, Madame ; mais, dans ce moment-ci, ils sont occupés ailleurs d'une entreprise très-importante.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Et avantageuse ?

VICTOR.

Oh ! très-avantageuse ! Mon architecte prétend qu'ils ne feront jamais une meilleure affaire.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Ces chers enfans ! M. Desglands, que vous me faites plaisir !

VICTOR (*à part.*)

Oh ! que je voudrais être à ce soir. (*haut.*) Madame, j'ai à mon tour une grâce à vous demander, une prière à vous faire....

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Une prière à moi !

VICTOR.

C'est aujourd'hui la fête du village ; j'ai choisi ce jour, pour l'installation du nouveau propriétaire du château, et je me flatte que vous me ferez l'honneur....

(*On entend des violons.*)

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Qu'est-ce que j'entends-là ?

JULIE.

C'est tout le village, et monsieur et madame Gervais à la tête.

VICTOR.

Tout le village !

M.^{me} D'ARMINVILLE, *regardant.*

Oui, vraiment.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, GERVAIS, sa F.^{me}, VINCENT, BASTIEN;
PAUL et AUGUSTE, se tenant tous deux dans le fond.

CHŒUR.

AIR : *Allons souper*, ou AIR NOUVEAU de M. Dache.

De ce hameau la fête nous appelle ;
Nous aimons à la renouveler.
Pour qu'elle soit plus riante et plus belle,
C'est ici qu'il faut nous rassembler.

Mad. GERVAIS, offrant un bouquet à Mad. d'Arminville.

AIR : *L'amour est un enfant.*

Un bouquet, une fleur ;
L'offrande
N'est pas grande.
Elle n'a de valeur
Que par le cœur.

GERVAIS.

Mais ce présent modeste
Aujourd'hui vous atteste
L'amitié que pour vous
Nous avons tous.

CHŒUR.

De ce hameau, etc.

VICTOR, voyant ses amis:

Ne vous montrez pas.

PAUL, AUGUSTE, derrière la haie.

Non, non.

VINCENT, bas à Julie.

Eh bien ! Madame a-t-elle parlé à M. Desglands ?

JULIE, idem.

C'est une affaire arrangée.

VINCENT.

Bon ! ce n'est pas là le moment de la remercier.

GERVAIS, à mad. d'Arminville.

Madame, vous voyez en ce jour...

M.^{me} GERVAIS l'interrompant.

Laissez donc, mon mari, vous savez bien que j'ai la parole en main.

BASTIEN.

Oui, faut qu'ma mère parle.

M.^{me} GERVAIS.

Madame, c'était jadis dans votre parc que nous avions

coutume de danser tous les ans le jour de la fête du pays, et nous venons vous prier de permettre que ce soit aujourd'hui dans votre petit jardin.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Dans mon jardin !

Mad. GERVAIS.

Oui, Madame : et comme le nouveau propriétaire n'a pas encore pris possession du château, nous allons, sauf votre bon vouloir, nous établir encore une fois dans votre local, attendu que ce n'est qu'auprès de vous que je pouvons danser de bon cœur.

BASTIEN *et autres.*

Ah ! ça c'est bien vrai !

VICTOR, *à part.*

Quel attachement respectable !

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Mes enfans, je suis très-sensible à votre bon souvenir : mais le nouveau propriétaire...

Mad. GERVAIS.

On dit que c'est un brave homme, ça se peut ; mais, Madame, nous ne le connaissons pas, et nous vous connaissons.

GERVAIS.

Oui, Madame, et certainement..

Mad. GERVAIS.

Mais taisez-vous, M. Gervais.

BASTIEN.

Mais, mon père, laissez donc parler ma mère.

Mad. GERVAIS.

AIR : *Vaudeville de l'Île des Femmes*

Le souvenir de vos bienfaits
Est toujours dans notre mémoire ;
Nous ne les oublierons jamais,
Madame, daignez nous en croire.
Ah ! des biens que vous n'avez plus,
Le ciel ici vous dédommage :
Vous avez gardé vos vertus
Et tous vos droits à notre hommage.

VICTOR, PAUL *et* AUGUSTE.

CHOEUR.

Elle a conservé ses vertus

Vous avez gardé vos vertus

Et tous ses droits à leur hommage

Et tous vos droits à notre hommage

M.^{me} D'ARMINVILLE, *avec attendrissement.*

Mes amis ! mes bons amis ! comment vous exprimer tout

ce que j'éprouve en ce moment ! (à Victor.) Vous voyez ,
Monsieur , à quels habitans vous aurez affaire.

Mad. GERVAIS.

Est-ce que monsieur serait....

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Le nouveau propriétaire.

TOUS.

Tiens ! c'est lui....

VICTOR.

Dont M. Gervais ne veut pas être le concierge.

Mad. GERVAIS.

Et M.^r Gervais a raison.

VICTOR.

Oh ! nous verrons.

Mad. GERVAIS.

Tout est vu.

VICTOR.

Ah ça ! mes amis , votre démarche auprès de madame ,
est fort intéressante ; mais elle est un peu tardive ; car j'é-
tais ici avant vous , pour l'inviter à se rendre ce soir au
parc , où je compte vous réunir tous.

TOUS , avec indifférence.

Au parc !

VICTOR.

J'espère que Mad. d'Arminville ne me refusera pas.

Mad. GERVAIS.

Ah ! si madame accepte...

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Oui , j'accepte , pour procurer à M. Desglands le plai-
sir de faire connaissance avec tous ses voisins.

Mad. GERVAIS.

A la bonne heure.

BASTIEN.

Nous irons au parc.

VICTOR.

Allons , Madame , à tantôt.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

A tantôt.

TOUS.

A tantôt.

VINCENT.

AIR : *L'amitié vive et pure.*
Au parc faudra nous rendre,
Puisqu'on nous l'ordonne ainsi.

BASTIEN.

Demain faudra nous r'prendre
Pour recommencer ici.

VICTOR.

Je veux de toute mon âme
Ce qu'ici vous voulez tous.
(à Madame d'Arminville.)
Aujourd'hui chez moi, Madame,
Demain ce sera chez vous

TOUS.

Aujourd'hui chez lui, Madame,
Demain ce sera chez vous.
(Madame d'Arminville et Julie rentrent chez elles ;
les autres se retirent. Victor, Auguste et Paul se
rejoignent et suivent les habitans qui chantent en
chœur.)

De ce hameau la fête nous appelle ;
Nous aimons à la renouveler.
Pour qu'elle soit plus riante et plus belle,
C'est chez lui qu'il faut-nous rassembler.

Fin du second Acte.

A C T E III.

Le théâtre représente le Parc et une aile du château.

SCÈNE PREMIÈRE.

VINCENT, *seul.*

M. Desglans est si fort occupé des apprêts de la fête,
qu'il m'est impossible de le rencontrer, et pourtant je
suis bien pressé de lui faire mes remerciemens.... Me voilà
donc sûr de la ferme ! Plus d'obstacle à mon mariage....
Ah ! Julie, tous mes vœux vont être comblés.

RONDEAU.

AIR : *Galant admirateur des belles.*
Avec femme aimable et jolie,
En grâce, en vertus accomplie,

On goûte un bonheur sans retour ;
Par le plaisir et par l'amour
Chaque journée est embellie. *(bis.)*

Chez nous point de regrets , } *(bis.)*
Point de vœux indiscrets. }

Dans un champêtre asile, *(bis.)*
L'âme est calme et tranquille.

Toujours contents,

(bis.) } On s'aime aux champs
Plus qu'à la ville.

Avec femme , etc.

D'une si douce chaîne ,
Quand on forme les nœuds ,

Sans effort , et sans peine ,
On est content , on est heureux ,

Avec femme jeune , etc.

SCÈNE II.

VINCENT , JULIE , *parée pour la fête.*

JULIE.

Vous voilà , mon ami ; je vous cherchais. On m'a dit à la ferme que vous étiez ici , et j'y suis venue pour vous.

VINCENT.

Pour moi !... Mais comme vous voilà belle.

JULIE.

AIR : *Avec vous , sous le même toit ,*
Vous le voyez , mon cher Vincent ,
De ma parure je suis fière ;
Ces beaux rubans sont un présent
Que madame vient de me faire :
En m'en donnant plus qu'il n'en faut ,
Elle aura deviné , je gage ,
Qu'avec quelqu'un tout aussitôt
L'amour en ferait le partage.

(En achevant le couplet , elle attache un ruban à l'habit de Vincent.)

VINCENT.

Ah ! ma bonne amie , que ce joli ruban m'est cher. Et combien je suis heureux !

JULIE.

Vraiment ?

VINCENT.

En douteriez-vous ?

JULIE.

Non : mais j'aime à vous l'entendre dire.

VINCENT.

Et moi, je ne me lasse pas de le répéter.

JULIE, *d'un air gai.*

A propos, vous ne savez pas que vous avez un rival.

VINCENT.

Qui donc ça ?

JULIE.

M. Bodeloup.

VINCENT, *riant.*

M. Bodeloup !

JULIE.

A ce que je vois, ce rival là ne vous fait pas peur.

VINCENT.

Ni lui, ni d'autres.

JULIE.

Et vous avez raison : venir chez Madame, faire sa déclaration, recevoir son congé, tout cela s'est passé en moins d'une heure.....mais le voici encore.

VINCENT.

Lui !

JULIE.

Je me salue. (*Elle s'en va.*)

VINCENT.

Et moi je reste, pour lui faire compliment.

SCÈNE III.

VINCENT, BODELOUP.

BODELOUP.

A ce qu'il me paraît, M. Vincent, c'est une affaire conclue, vous épousez Julie ?

VINCENT.

Si vous le permettez.

BODELOUP.

Parbleu ! je l'en félicite. Vous êtes vraiment un parti très-avantageux pour elle.

VINCENT.

Mais je crois être à-peu-près le mari qui lui convient.

BODELOUP.

Vous ?

VINCENT.

Air : *Tout sera bientôt débié.*
Je suis et jeune et bien portant,
J'ai de la force et du courage.

BODELOUP.

Avec cela , monsieur Vincent ;
Qu'apportez-vous en mariage ?

VINCENT.

Ma probité , c'est tout mon bien ;
C'est sur elle que je me fonde.

BODELOUP.

Des honnêtes gens qui n'ont rien ,
On ne voit que ça dans le monde.

VINCENT.

Que voulez-vous , Monsieur ? nous n'avons pas été aussi
heureux que vous ; nous n'avons pas fait fortune.

BODELOUP.

Je le crois ; votre père n'était qu'un imbécille.

VINCENT.

Il est certain du moins qu'il n'avait pas le même esprit
que vous.

BODELOUP.

J'ai toujours dit qu'il ne vous laisserait pas un écu.

VINCENT.

Sa place ne valait pas la vôtre.

BODELOUP.

Bah ! Bah !.....sa place....

VINCENT.

Air : *Des Visitandines.*
Il n'était que fermier , mon père ;
Et vous , vous étiez intendant ;
Entre l'un et l'autre , j'espère
Que c'est tout-à-fait différent.
Quand la fin de l'année approche ,
Tout franchement et sans micmac ,
Le bon fermier vide son sac ,
Et l'intendant remplit sa poche.

BODELOUP.

Et tous deux font ce qu'ils doivent faire. Quant à ma-
demoiselle Julie , épousez-la , j'y consens....mais je vous
préviens que , qui épouse la femme , épouse les dettes.

VINCENT.

Les dettes ?

BODELOUP.

Oui , M. Vincent , et je n'ai retardé mon départ que

pour vous donner ce petit avertissement : j'ai là certain billet de trois cents livres, écrit et signé par la mère de votre prétendue.....si vous connaissez son écriture...(*Il montre le billet.*)

VINCENT.

Oui , c'est bien cela : mais Julie ne m'en a pas parlé.

BODELOUP.

Elle l'ignore : je ne lui en ai jamais rien dit, parce que j'avais des intentions relativement à la petite ; mais, vu les circonstances , je veux être payé de mon billet,

AIR . *Vaudeville du Petit Savoyard.*
J'ai différé d'en faire usage,
Et par égard et par bonté ;
Mais il vous sera présenté
Le lendemain du mariage.
Mon huissier en sera porteur,
Et le drôle sait bien son thème.

VINCENT.

S'il me faut voir un oiseau de malheur,
Chez moi , monsieur , venez vous-même.

BODELOUP.

Chez vous ?

VINCENT.

A l'instant vous allez être payé de vos cent écus.

BODELOUP.

M. Vincent, voilà un trait qui vous fait honneur.

VINCENT.

Et qui vous fait plaisir, n'est-ce pas ?

BODELOUP.

C'est vrai. (*Ils vont pour sortir.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES , PAUL , AUGUSTE.

PAUL.

Eh bien ! M. Bodeloup , vous nous quittez ?

BODELOUP.

Oui , messieurs ; je retourne à Paris.

AUGUSTE.

Vous ne restez pas à la fête ?

BODELOUP.

Impossible : les affaires avant tout.

(*Il sort avec Vincent.*)

SCÈNE V.

PAUL, AUGUSTE, *ensuite* VICTOR.

PAUL.

Je suis fâché que ce gros coquin-là ne soit pas témoin de ce qui va se passer.

AUGUSTE.

Et moi aussi : le tableau de la reconnaissance est le supplice d'un ingrat.

PAUL.

Je crois que j'ai joliment caché notre petit temple.

AUGUSTE.

Oui, ma foi ; et personne ne se douterait...

PAUL, *voyant Victor en Desglands.*

Ah ! voici Victor.

AUGUSTE.

Eh bien, M. Desglands, où en sommes-nous ?

VICTOR.

Tout va bien, mes amis ; tout ira bien : Gervais se démené comme un diable.

PAUL.

Tu l'as donc mis dans le secret ?

VICTOR.

Il l'a bien fallu ; sans cela, il n'aurait pas accepté. Mais il n'en a rien dit à sa femme. Il prétend qu'elle n'aurait jamais pu se taire jusqu'à ce soir.

AUGUSTE.

Et madame d'Arminville ?

VICTOR.

J'irai la chercher tout-à-l'heure, et voilà pourquoi je suis encore M. Desglands.

PAUL.

Quelle surprise pour elle !

VICTOR.

Quel bonheur pour nous ! ah ! mes amis.....

SCÈNE VI.

Les mêmes, GERVAIS, BASTIEN; plusieurs jardiniers.

GERVAIS, *aux garçons jardiniers qui le suivent.*
C'est bien : passez de cet autre côté.

BASTIEN,

Par ici, mon père ?

GERVAIS.

Oui.

CARLO, *(portant des vases de fleurs.)*
Et nous, M. Gervais ?

GERVAIS.

Au château : les fleurs dans le salon.

(Ils traversent le théâtre.)

PAUL.

Allons, papa Gervais, vous voilà dans vos fonctions...
courage.

GERVAIS.

Ah ! messieurs, que je suis aise de vous trouver réunis
tous les trois, et combien je vous félicite !

VICTOR.

C'est bon, c'est bon. Et votre femme ?....

GERVAIS.

Je me sauve d'elle tant que je peux : elle est fâchée de
ce que j'ai repris ma place.

PAUL.

Vous n'avez donc pas osé lui confier notre secret ?

GERVAIS.

Impossible.

AIR : *Accompagné de plusieurs autres.*

Un secret l'étouffe et, vraiment,
L'en charger pour un seul moment,
La tâche eût été par trop forte.
Malgré ses efforts superflus,
Le secret n'existerait plus,
Ou bien ma femme serait morte.

VICTOR.

Morte !

CARLO, *annonçant.*

Monsieur, madama d'Arminville vient d'arriver.

VICTOR.

Je cours la recevoir. Oh ça ! Carlo, songe bien à ce dont nous sommes convenus.

CARLO.

Si signor , saro al suo commando.

VICTOR.

Et , au signal que je te donnerai....

CARLO.

Disparait subito.

VICTOR.

C'est cela.

PAUL , *en plaisantant.*

Tu déracineras mes peupliers.

CARLO.

Ça sera molto facile.

VICTOR.

Vous , mes amis , veillez à ce que tout notre monde soit prêt.

PAUL et AUGUSTE.

Oui , oui. (*Ils sortent du côté du parc , et Victor rentre au château.*)

SCÈNE VII.

GERVAIS , *seul , les regardant aller.*

Les aimables jeunes gens ! Quels bons cœurs !... Ils ne sont pas ingrats , ces artistes-là. Ils se souviennent de leur protectrice... Ainsi donc , grâce à leur estimable reconnaissance , madame va redevenir heureuse ; et moi , je redeviens ce que j'avais l'honneur d'être auprès d'elle , concierge de son château... Le beau jour ! il me rajeunit de vingt ans.

AIR : *Un Cordelier , d'une riche encolûre.*

Je languissais , j'étais triste , maussadè ,
Et presque malade ;
Toujours , malgré moi ,
Regrettant mon emploi.

(*Ici parait sa femme.*)

Mais je le sens au plaisir que j'éprouve ,
Ici je retrouve ,
Avec ma gaité ,
La force et la santé.

SCÈNE VIII.

GERVAIS *et sa Femme.*

Madame GERVAIS, *ayant entendu la fin du couplet.*

Ah ! vous êtes gai , M. Gervais ?

GERVAIS (*à part.*)

Ma femme ! aye ! aye... (*Il veut s'en aller.*)

Madame GERVAIS *le retenant.*

Restez donc... Je vous conseille de vous féliciter.

GERVAIS.

Pourquoi pas, madame Gervais ?

Madame GERVAIS.

Après la promesse que vous aviez faite , ainsi que moi , de ne jamais rentrer au château..... car enfin, vous l'aviez promis.

GERVAIS.

J'en conviens.

Madame GERVAIS.

Vous blâmiez le jardinier d'y être resté.

GERVAIS.

Il est vrai.

Madame GERVAIS.

Et vous en voilà le concierge !

GERVAIS.

Air : *Des Ballets des Pierrots.*

Que veux-tu ? c'est le train du monde ,

Et bien des gens sont dans ce cas.

D'abord , l'on critique , l'on fronde ,

On veut s'éloigner du fracas ;

On fait de petites grimaces ,

Avec beaucoup de si , de mais ;

On refuse toutes les places ,

On finit par courir après.

Madame GERVAIS.

Cela peut être : mais....

GERVAIS.

Si tu voyais comme on a bien fait arranger le logement du concierge !

Madame GERVAIS.

Bah ! Bah !

GERVAIS.

Et le château, comme il est bien réparé ! comme le parc est embelli !

Madame GERVAIS.

Eh ! que m'importe !

GERVAIS.

AIR : *Des jeux de son enfance.*

Vous reverrez, ma chère,
Ces bosquets si charmans,
Qui savaient tant vous plaire
En de plus heureux tems.
Il en est un, ma belle,
Qui surtout me rappelle
Un entretien bien doux.

Heim heim ! vous en souvenez-vous ?

Mad. GERVAIS.

C'est possible ; mais...

GERVAIS.

MÊME AIR.

Un an après, Minette,
Sous ces arbres chéris,
Nous étions sur l'herbette,
L'un près de l'autre assis ;
Nous y causions de même :
Mais alors un troisième
Était sur vos genoux.

Heim ! heim ! vous en souvenez-vous ?

Madame GERVAIS.

Vous êtes donc bien décidé à reprendre votre place ?

GERVAIS.

Très-décidé, et toi-même, lorsque tu connaîtras les avantages qui nous y attendent....

Madame GERVAIS.

On ne m'éblouit pas par l'intérêt. Je n'ai jamais servi que mad. d'Arminville, et je n'en servirai jamais d'autres.

GERVAIS, *voyant venir Victor.*

Paix donc ! voici M. Desglands.

Madame GERVAIS.

Ça m'est égal : c'est entendu ; c'est arrêté là : rien ne me fera changer de résolution. Adieu. (*Elle sort.*)

GERVAIS, *la suivant.*

Mais écoute-moi donc.

SCÈNE IX.

M.^{me} D'ARMINVILLE, JULIE, VICTOR,
toujours en Desglands.

VICTOR.

Eh ! bien madame, comment trouvez-vous notre parc à présent ?

M.^{me} D'ARMINVILLE.

J'en suis enchantée.

VICTOR, *à part.*

Quel bonheur !

M.^{me} D'ARMINVILLE.

C'est précisément tout ce que j'aurais fait à votre place, et ce que ce pauvre M. d'Arminville projetait depuis long-tems.

VICTOR.

Ah ! madame, combien je m'estime heureux d'avoir pu deviner votre goût !

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Je suis vraiment surprise qu'en aussi peu de tems, vous ayez pu achever une réparation aussi complete.

VICTOR.

J'étais si pressé de jouir !

CARLO, *accourant.*

Signor Vitt... Signor Desglands, voilà toute la mousique qui demande après vous.

VICTOR.

Bon !... Je vais m'habiller, me mettre plus convenablement... tâcher de me rajeunir un peu pour la fête ; ensuite rassembler tous nos villageois et les amener ici... Vous permettez, Madame ?

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Allez, monsieur.

VICTOR.

Nous avons aussi des Parisiens.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Oui !

VICTOR.

Des gens de votre connaissance.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Des gens de ma connaissance!

VICTOR.

AIR : *Ronde d'Anacréon.*

Anprès de vous ici, madame,
Vous allez voir se réunir
D'anciens amis qui, dans leur âme,
Ont gardé votre souvenir.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

De qui parlez-vous ? je l'ignore ;
Mais avec plaisir je le dis :
S'ils cherchent à me voir encore,
C'est qu'ils sont vraiment mes amis.

VICTOR.

Ah ! je vous en répons, qu'ils sont bien vos amis !
et vous-même, je crois que vous serez fort aise de
les revoir... J'aurai bientôt l'honneur de vous les pré-
senter. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

Mad. D'ARMINVILLE, JULIE.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Il est fort bien, ce monsieur Desglands.

JULIE.

Oui, vraiment : mais ce que j'aime le mieux en lui,
c'est qu'il sait vous apprécier, et qu'il est plein d'attentions
pour vous.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

C'est vrai.

JULIE.

Je crois que sa société vous sera bien agréable.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Mais, je fais une réflexion : en visitant les appartemens,
je n'ai pas revu ma chambre... tu ne t'en souviens pas, toi,
tu étais si petite !

JULIE.

Oh ! que pardonnez-moi : elle avait une porte vitrée
donnant sur le jardin.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Oui, la voilà.

JULIE.

Oh ! je m'en souviens bien.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Il y avait, tout en face, une petite allée, qui conduisait au bosquet des tourterelles. (*Elle voit les arbres qui cachent le temple.*) Ah ! M. Desglands l'a fait masquer.

JULIE, *s'étant approchée.*

Madame, la porte n'est pas fermée.

M.^{me} D'ARMINVILLE, *allant à la porte.*

Non?... Je suis curieuse de voir comment M. Desglands aura fait arranger ma chambre. (*Elle regarde.*) Que vois-je !.... c'est singulier.

JULIE.

Quoi donc, Madame ?

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Ma chambre telle que je l'ai laissée en partant.

JULIE.

Vraiment ?

M.^{me} D'ARMINVILLE.

La même tenture....les mêmes sièges....ma pendule....

JULIE.

Oui, je la reconnais.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Et jusqu'à ma harpe !

JULIE.

Madame Desglands est apparemment musicienne.

M.^{me} D'ARMINVILLE, *soupirant.*

Ah !

JULIE.

Qu'avez-vous donc, Madame ?

M.^{me} D'ARMINVILLE, *un peu émue.*

AIR : *Viendras-tu pas ?*

Quel souvenir cet aspect me rappelle !
Et quel regret en moi se renouvelle !

Je ne sais pourquoi
Mon courage chancelle ;
Des larmes, je croi,
S'échappent malgré moi.

(*Se remettant.*)

Ah ! triomphons du trouble qui me presse,
 Ici, de moi je veux être maîtresse :
 Un peu de vigueur,
 Allons, point de faiblesse,
 Et gardons un cœur
 Au-dessus du malheur.

EN DUO.

JULIE.
 Remettez-vous du trouble qui vous presse ;
 Et dissipez un instant de tristesse :
 Pour votre bonheur,
 Oh ! ma chère maîtresse !
 Conservez un cœur
 Au-dessus du malheur.

JULIE.

Ah ! Madame.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Ce n'est rien , ma petite , ce n'est rien....on est toujours
 plus faible qu'on ne le croit. (*On entend des violons.*)
 Voici nos joyeux villageois : leur gaité va me rendre toute
 la mienne.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, GERVAIS, sa femme, CARLO, BASTIEN,
VINCENT, SIMON, sa Femme, sa Mère; Paysans.
GERVAIS ouvre la marche, donnant le bras à sa femme.

qui a l'air très-maussade.

AIR : Le printemps, dans nos champs.

Accourons, célébrons
 La plus belle fête :
 Pour unir nos chansons,
 Venez filles et garçons.

TOUS.

Accourons, etc.

GERVAIS.

Au son gai du tambourin,
 Nous allons nous mettre en train.
 A chanter, à danser,
 Que chacun s'apprête ;
 Chacun doit se presser,
 Afin de recommencer.

TOUS.

A chanter, etc.

GERVAIS, à sa femme qui ne chante pas.
 Chante donc ! ma femme.

M.^{me} GERVAIS, faisant la moue.

HOM !

GERVAIS , à madame d'Arminville.

Près de vous se réunnir ;
Ah ! Madame, quel plaisir !
Vos amis, vos enfans,
Gervais à leur tête,
Sont joyeux et contents,
De vous retrouver céans.

TOUS.

Vos amis, etc.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Mes amis, c'est au propriétaire que tout cela doit s'adresser.

GERVAIS.

Oh ! Madame, le propriétaire ne nous désapprouvera pas.

SIMON, ayant sa femme et sa mère sous le bras.
Ma mère et ma femme, saluez madame d'Arminville.
(Elles font la révérence.)

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Bien, Simon, bien.

SIMON.

Vous voyez, Madame, l'effet de vos bonnes paroles.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

J'en suis fort aise.

JULIE, bas à Simon.

Cela dure encore, à ce que je vois.

SIMON.

Oh ! c'te fois-ci, li en a, au moins, pour huit jours. (On entend du bruit dans le château.)

CARLO.

Messieurs, tout le monde il est réouni.

(Ritournelle, qui annonce les trois artistes, et pendant laquelle madame d'Arminville et Julie continuent de parler.)

JULIE.

Ah ! voici sans doute M. Desglands... Non, ce n'est pas encore lui.

SCÈNE XII.

LES MÊMES : VICTOR, PAUL, AUGUSTE, *vêtus de même, et se tenant sous le bras.*

M.^{me} D'ARMINVILLE, *à Julie.*

Qui sont ces jeunes gens ?

JULIE.

C'est l'architecte de M. Desglands, avec les artistes qui ont travaillé au château.

M.^{me} D'ARMINVILLE, *cherchant des yeux.*

Mais, M. Desglands... je ne le vois pas.

M.^{me} GERVAIS, *marmottant.*

Hom ! Monsieur Desglands....

VICTOR, *à madame d'Arminville.*

AIR : *Les Grâces un jour à Cythère.*

Femme respectable et chérie,

Vous devez fixer tous les vœux.

Ici, vous passiez votre vie

A secourir les malheureux.

Il n'est plus en votre puissance

De leur faire encore du bien...

(*Lui présentant un papier.*)

Souffrez que la reconnaissance

Vous en rende enfin le moyen.

LES TROIS AMIS.

Souffrez que, etc.

M.^{me} GERVAIS.

Qu'est-ce que c'est donc ?

GERVAIS.

Réjouis-toi, ma femme.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Que voulez-vous dire ? Et quel est ce papier ?

VICTOR.

Le contrat qui vous remet en possession de votre terre et de votre château.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Moi !

TOUS.

O ciel !

VICTOR , à madame d'Arminville.

AIR nouveau de Doche.

A vos bontés , à votre bienfaisance ,
Lorsque tous trois nous devons nos talens ;
Lorsque par eux nous sommes dans l'aisance ,
Tout nous prescrit d'être reconnaissans.

LES TROIS AMIS

Nous vous rendons votre heureuse retraite ;
En vous l'offrant , nous ne vous donnons rien ;
Par nos talens acquitter notre dette ,
C'est vous payer de votre propre bien.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Quoi , Messieurs , vous seriez...

TOUS TROIS.

Vos enfans adoptifs.

PAUL , lui baisant la main.

Paul.

AUGUSTE , *idem*.

Auguste.

VICTOR , *idem*.

Et Victor.... qui tout-à-l'heure était M. Desglands , le
prétendu propriétaire.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Quoi ! c'est vous qui étiez...

VICTOR , *imitant le vieillard*.

Oui , madame , c'est moi qui...

JULIE.

Monsieur disait bien qu'il allait se rajeunir.

M.^{me} D'ARMINVILLE , *les examinant*.

Approchez donc que je vous regarde. Oui,.... Paul,
Auguste , Victor... je les reconnais tous les trois.

GERVAIS.

Eh ! bien , femme , ai-je eu raison de reprendre ma
place ?

M.^{me} GERVAIS , *avec la joie du délire*.

Ah ! mon ami , mon cher Gervais , que je t'embrasse !

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Mes amis , je ne puis....

PAUL , VICTOR , AUGUSTE.

Vous ne pouvez pas refuser.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Moi , vous dépouiller du fruit de vos veilles !

VICTOR.

Madame, nous sommes jeunes...

AUGUSTE.

Nous avons du talent...

PAUL.

Des travaux...

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Mais enfin...

VICTOR.

Si vous ne vous rendez pas à nos prières, vous ne résisterez pas à celui qui va vous l'ordonner. Carlo, subito,

(Ici, les arbres qui cachent le temple disparaissent et laissent voir une jolie rotonde, dont la corniche est supportée par trois cariatides, représentant la Peinture, la Sculpture et l'Architecture : sur la frise on lit : LES ARTS ET LA RECONNAISSANCE. Le buste de M. d'Arminville est au milieu du temple.)

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Que vois-je ?

M.^{me} GERVAIS.

Le portrait de M. d'Arminville !

VICTOR, PAUL, AUGUSTE.

AIR ; L'un de ces jours, mes moutons.

En revoyant cette image si chère,
Ah ! sauvez-nous du malheur d'être ingrats ;
Interrogez notre ami, notre père.
Il vous dira : Ne les refusez pas.

CHOEUR.

Ne les refusez pas.

(Les jeunes gens tombant aux pieds de madame d'Arminville.)

Ne nos refusez pas

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Quel trouble j'éprouve !

VICTOR, avec chaleur.

Vous êtes émue....

AUGUSTE, idem.

Vous balancez...

PAUL, *idem*, aux villageois.
Mes amis, joignez-vous à nous.

TOUS, *vivement*.

Acceptez, Madame, acceptez.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Et comment résister davantage ! Mais c'est à une condition, mes amis; vous êtes mes enfans, vous serez mes héritiers

TOUS TROIS.

Ne parlons pas de cela.

VINCENT, *aux trois artistes*.

Ah ! Messieurs, que vous êtes heureux !

VICTOR.

Madame, voilà un fermier à qui vous devez une fermière.

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Oui, sans doute. (*Prenant Julie et Vincent par la main.*) Mes enfans.... je vous unis avec bien du plaisir. Votre hymen ne peut être qu'heureux, formé sous les auspices des arts et de la reconnaissance.

VINCENT.

Ah ! Madame !

JULIE.

Ma bonne maîtresse !...

M.^{me} D'ARMINVILLE.

Je n'habiterai pas la ferme, mais vous viendrez au château.

VAUDEVILLE.

AIR nouveau de *Doche*.

Pour le bonheur suprême,
En vain on fait des vœux ;
Ce n'est que par soi-même
Qu'on peut se rendre heureux.
Ce bonheur qu'on espère
A la ville, au hameau,
Il est dans la chaumière,
Il est dans le château.

VINCENT.

Grâce au nœud qui nous lie,
Partout, suivant nos pas,
La gaité, ma Julie,
Ne nous quittera pas.
Oui, tous les jours, ma chère,
Nous aurons, de nouveau,
Plaisir dans la chaumière,
Et bonheur au château.

RASTIEN.

J'ai la gaité dans l'âme ;
Car, d'après mon projet,
Je vois que de Madame,
Je serai le jaquet.
En attendant, j'espère,
Je vais boire, à gogo,
Le lait de la chaumière,
Et le vin du château.

PAUL.

Observez ce poète
Aux regards languissans,
De sa tendre musette
Ecoutez les accens.
Couché sur la fougère,
Près d'un riant coteau,
Il chante la chaumière ;
Mais il dîne au château.

AUGUSTE.

En pompeux équipage
Je vois mainte Lais,
Oublier son village
Et briller à Paris :
A présent c'est Glicère,
Jadis, c'était Cateau :
Et voilà sa chaumière
Transformée en château.

VICTOR.

Vous qui, sans fin, sans cesse,
Calculant tristement,
A la hausse, à la baisse,
Exposez votre argent.
Soyez propriétaires ;
Par des calculs plus beaux,
Bâissez des chaumières,
Elevés des châteaux.

M.^{me} D'ARMINVILLE, au Public.

Messieurs, nos trois artistes,
Tremblant, l'œil en arrêt,
Pour être gais ou tristes,
Attendent leur arrêt.
Au censeur trop sévère
Opposant un bravo,
Défendez la chaumière,
Et venez au château.

FIN.

